1re Année. N° 9 — 40 centimes le numéro. — Septembre 1895.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

SOMMAIRE

Le Drapeau	A. LAURENT DE FAGET.
Le spiritisme dans Platon	D. METZGER.
Phénomènes spirites	H. SAUSSE.
Croyances religieuses de l'antiquité	J.-B. ANDRÉ GODIN.
Mes souvenirs	A. LAURENT DE FAGET.
La Vie simple (Extraits)	Ch. WAGNER.
Appel des femmes d'Angleterre à leurs sœurs de France.	
Tout se meut et progresse en se renouvelant (poésie).	Mme CORNÉLIE.
Mazzini spirite. (Extraits de ses lettres intimes.)	
Avis.	

Les Comités de Propagande et de la Fédération se réuniront le 2e mercredi de septembre; l'Assemblée générale de la Fédération aura lieu le 1er dimanche d'octobre, rue des Archives, 86.

LE DRAPEAU

La plaine est couverte de cadavres. Balles, obus et boulets ont fait merveille.

Sur le champ de carnage, une fumée plane, parfois intense, parfois amoindrie au souffle de l'air. Elle renaît ou s'évapore par places, dérobant et montrant tour à tour les bataillons aux bataillons, masquant ou laissant voir l'affreuse tuerie. Rideau tremblant du destin, qui semble tantôt soulevé, tantôt abaissé par le doigt de Dieu, le nuage de fumée s'élève cependant vers la colline prochaine et monte, monte toujours vers l'horizon assombri.

La poudre parle et la poudre lui répond. Et ce dialogue de mort continue. Chaque son qui traverse l'espace et se répercute au loin dans la vallée, c'est une voix qui gronde et tue. Quel est l'horrible génie qui préside au sort des batailles?... Quel est l'être informe, moitié homme peut-être, moitié animal féroce, monstre invisible, mais trop réel, qui verse dans le cœur des combattants la haine et ses fureurs, le désir fou du massacre, le besoin odieux de tuer sans trêve et sans merci?...

Hélas! c'est là la guerre. Des blessés râlent, couchés dans les blés ou dans les fleurs, mourant en pleine vie et à côté de la vie qui germe partout dans les sillons inondés de soleil.

Et la grande nature, paisible et souriante, regardera tout à l'heure, avec les yeux des étoiles, les chemins défoncés, boueux et sanglants, les champs dévastés où l'agonie et la mort se coudoient sous les ailes sombres du désespoir.

Oui, c'est là la guerre. Couvrons-là de nos mépris, crachons-lui à la face toutes nos malédictions, mais sachons reconnaître qu'elle enfante des héros, martyrs sublimes de notre civilisation voisine de la barbarie.

*
* *

Là-bas, sur ce tertre isolé, quel est ce groupe de soldats, toujours diminué, mais qui se resserre toujours, offrant son carré compact à la mitraille? Que se passent-ils l'un à l'autre en tombant, ces héros devant lesquels l'ennemi s'incline?

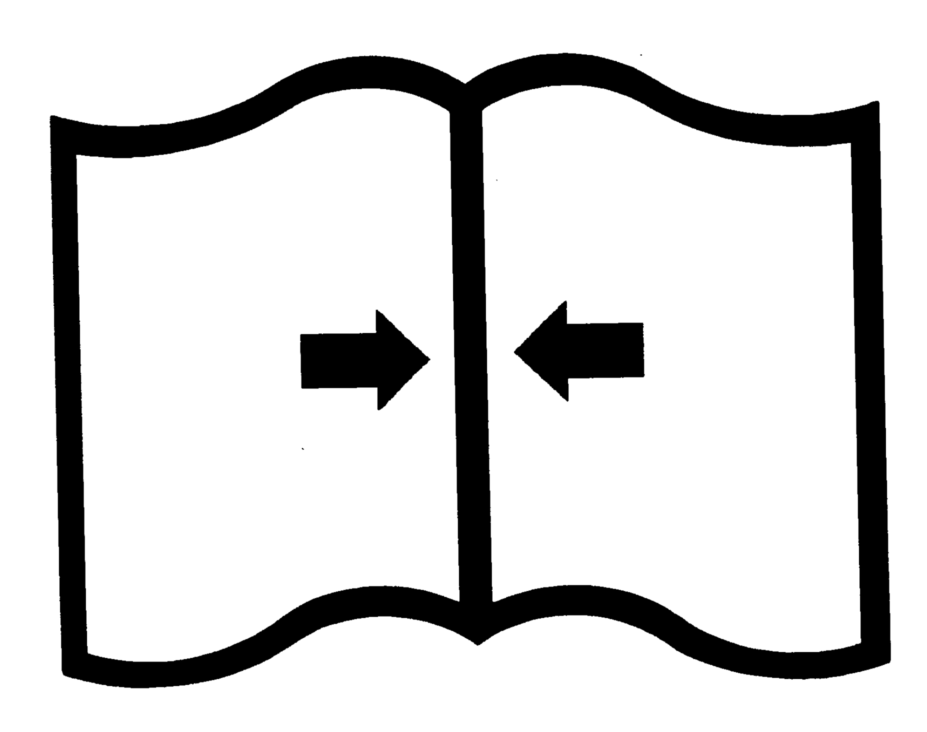
Je vois s'élever parmi eux et flotter au-dessus de leurs têtes, le signe visible de l'honneur des armées, le drapeau, glorieux symbole de la patrie.

Or, on n'abandonne
meurt sous ses plis plutôt
l'ennemi triomphant. Et s'i
aux hordes guerrières qui
sacré ; si, débordé par le
culer pied à pied, défenda
moine des aïeux, l'indépe
— au moment d'un péril e
porte-drapeau ? Il arrache
beau tricolore noirci par l
troué par les balles, le cach
haletante, et, s'il meurt, l'en
la tombe.

Pas plus qu'on ne livre
doit renier les principes sa
dit avec conviction et qui
conscience humaine.

* *

Ce que les soldats font p
le devons, nous, spirites, à
tière.
Notre drapeau, ce sont no
Ils nous ont appris le chem
sentier qui monte à Dieu et
jusqu'au bout, dans cette a
rilleuse ascension vers les
qui caractérise notre court e
sage ici-bas.
Le spiritisme nous a appr
s'ouvre une autre existenc
conséquence de celle-ci. Nos
cessairement leur récompen
dérisoire. Nous devons donc
celle vie en éliminant tous
nos imperfections, en accept
les leçons de la destinée, en
courage au milieu des mau
nous assaillent.
Ah ! certes ! nous savons p
bien est rude parfois cette asc
vers le Beau, le Juste et le V
savons quels sacrifices elle e
Mais quand nos faibles fo
core ; quand nous nous se
prêts à abandonner le poste
destinée nous a confié, un r
un retour sur soi-même doiv
rendre entière la confiance qu
due ou laissé entamer par les
Cette confiance, il faut l'avo
mais surtout en la Puissan
règle le cours des astres, prenc



Reliure trop serrée

s, lesquelles, par un sentiment
t un intérêt spécial à ce qui
ants, veulent du bien à ceux qui
s pour eux, et du mal à ceux
» Tout tuteur et tout man
xactement sur la nourriture et
rphelins, et leur rendra tous les
ndent de lui, comme si c'était
même et ses enfants dussent un
fruit ».
qui sont morts assassinés, ils
ssentiment contre leurs meurt

ls ont éprouvé, les remplissant
frayeur, ils épouvanteraient
leur tour, leur inspirant le
ont eux-mêmes agités, en ap
urs ; dans cette vue, la mémoire
es coupables.
façon que s'expliqueraient les
s dont sont hantés certains en
vie devient impossible et qui
e leurs victimes sanglantes
désespoir, au suicide, ou
eux-mêmes à la police.
que des tentatives criminelles
ui qui veut tuer blesse seule
raitera-t-on le coupable, dan

laton, par égard pour la déli
qui n'est point parvenue au
r, et pour le génie qui, ayant
blessé, a détourné de celui-ci
a épargné à celui-là le sort et
funeste ; par reconnaissance
ie, et afin de ne pas mettre
bienfait, nous ferons grâce au
rt, le condamnent seulement
quelque autre cité voisine, en
ssance de son bien le reste de

ui, suivant Platon, est donné
pour lui servir de guide, joue
ans la vie, interviendrait di
affaires humaines. Est-il be
e le génie de Platon se con
ardien que suppose l'Eglise.
, les parents continuent à
fants devenus orphelins, et
ri de mort violente s'achar
eurtriers, il est d'autres âmes
nme attachées à leur terrestre
eurs corps pendant un temps
rminée.

Or, on n'abandonne pas le drapeau. On meurt sous ses plis plutôt que de le céder à l'ennemi triomphant. Et s'il faut livrer passage aux hordes guerrières qui envahissent le sol sacré ; si, débordé par le nombre, on doit reculer pied à pied, défendant encore le patrimoine des aïeux, l'indépendance du territoire — au moment d'un péril extrême, que fait le porte-drapeau ? Il arrache de sa hampe le lambeau tricolore noirci par la fumée, dentelé et troué par les balles, le cache dans sa poitrine haletante, et, s'il meurt, l'emporte avec lui dans la tombe.

Pas plus qu'on ne livre son drapeau, on ne doit renier les principes sauveurs qu'on défendit avec conviction et qui sont l'égide de la conscience humaine.

*
* *

Ce que les soldats font pour la patrie, nous le devons, nous, spirites, à l'humanité tout entière.

Notre drapeau, ce sont nos principes.

Ils nous ont appris le chemin du devoir, l'âpre sentier qui monte à Dieu et que nous gravirons jusqu'au bout, dans cette admirable, mais périlleuse ascension vers les mondes supérieurs, qui caractérise notre court et douloureux passage ici-bas.

Le spiritisme nous a appris qu'après cette vie s'ouvre une autre existence, prolongement et conséquence de celle-ci. Nos vertus y auront nécessairement leur récompense et nos vices leur flétrissure. Nous devons donc préparer cette nouvelle vie en éliminant tous les jours davantage nos imperfections, en acceptant sans murmure les leçons de la destinée, en ne perdant jamais courage au milieu des maux sans nombre qui nous assaillent.

Ah ! certes ! nous savons par expérience combien est rude parfois cette ascension de nos âmes vers le Beau, le Juste et le Vrai éternels ; nous savons quels sacrifices elle exige de nous.

Mais quand nos faibles forces faiblissent encore ; quand nous nous sentons découragés, prêts à abandonner le poste de combat que la destinée nous a confié, un regard levé au ciel, un retour sur soi-même doivent suffire à nous rendre entière la confiance que nous avions perdue ou laissé entamer par les événements.

Cette confiance, il faut l'avoir en nous-mêmes, mais surtout en la Puissance souveraine qui règle le cours des astres, prend soin de la fourmi et du ver de terre, et, tout en colorant des fleurs exquises, lance toujours de nouveaux globes dans l'espace, élève l'homme à la connaissance de lui-même et de tout ce qui l'entoure, à la haute culture de l'esprit, de la conscience et du cœur.

*
* *

« Nous sommes persuadés, écrivait-on récemment à un de nos amis spirites, que, malgré vos dernières épreuves — et nos invisibles amis aidant — votre dévouement et vos facultés demeurent acquis à la cause qui nous est chère et pour laquelle vous combattez depuis si longtemps. »

Abandonner le spiritisme quand on l'a connu et pratiqué, serait-ce donc possible ? Ne serait-ce pas aussi grave que d'abandonner son drapeau et de trahir sa patrie ? Bazaine vaut Judas, mais n'est pas pire.

Qu'importe si quelques médiums ne sont pas des exemples de loyauté scrupuleuse ! si certains soi-disant spirites sont loin de marcher sur les traces du Christ ! Qu'importe que les hommes soient toujours des hommes, c'est-à-dire des êtres plus ou moins enclins à l'envie, à l'intolérance, à la puérile vanité, à l'insatiable égoïsme !

Les principes sont au-dessus des hommes ; ils planent dans une région inaccessible où aucune de nos taches de boue ne saurait les atteindre. Ce sont des blocs d'airain immuables et immaculés, que rien ne peut entamer et que rien non plus ne saurait salir. Ils représentent l'Absolu sur lequel nos relatifs se règlent. Les principes sont la lumière de notre conscience.

Ah ! nous savons que l'Idéal est loin de nous et que nous l'entrevoyons à peine au milieu de nos luttes et de nos déboires ; mais notre mérite, c'est d'y tendre quand même, en dépit de nos douleurs, de nos fatigues morales et physiques, des cruelles déceptions que la vie nous tient en réserve. L'idéal, c'est le pays bleu de l'éternel printemps, celui où fleurissent les roses immortelles, les suaves et immortelles amours. L'idéal, c'est le ciel sans ombre, la vie sans amertume, le triomphe sans danger. C'est le couronnement sublime de ce que nous commençons ici-bas dans le tumulte des passions, l'incohérence de la pensée, les vicissitudes et l'ignorance. O Idéal ! Idéal suprême ! Dieu nous tiendra compte de nos élans brisés qui voulaient monter vers toi !

Ne blâmons pas trop les fautes des hommes ; ils sont faillibles, et leur mérite est précisément de tâcher de vaincre leur propre faiblesse. Soutenons-nous mutuellement dans les rudes et

istants combats de la vie, et passons-nous
1 à l'autre, comme les soldats dont nous par-
ns tout à l'heure, le drapeau que nous devons
is aimer et défendre, drapeau bien supérieur
elui des armées, car il est la représentation
ible de la patrie céleste et éternelle.

Nous aussi, nous avons eu jadis à le cacher
is nos poitrines, quand l'ennemi faisait rage
que c'était presque une honte, aux yeux des
mmes, de se dire spirite. Aujourd'hui, nous
uvons le déployer hardiment sous le beau ciel
nt le soleil l'illumine. Le drapeau du spiri-
me est celui du progrès, de la foi raisonnée,
la justice impartiale et de l'amour infini.

Viennent encore les épreuves, ces balles et ces
ulets des batailles sans fin de la vie, nous leur
ons face en élevant toujours plus ferme et
s haut l'étendard sacré de nos principes,
ui sur lequel nous tiendrons les yeux fixés à
eure de la mort, heureux, à la minute su-
'me, de le presser d'un dernier baiser et de le
uiller d'une dernière larme.

bandonner son drapeau devant l'ennemi,
st une lâcheté, une félonie. Renier, pour de
gaires questions d'amour-propre, et même
ir des injustices subies, les principes dont on
u la garde, ce serait aussi bas et aussi lâche.
ue les Judas, s'il s'en trouvait jamais parmi
us, comme les traîtres à la patrie, soient flé-
par toutes les consciences sincères avant
tre pardonnés de Dieu.

A. Laurent de Faget.

Le Spiritisme dans Platon

(Suite)

a mort étant un bien pour le juste, que se-
t-elle pour le méchant, ou pour celui dont la
aura été mêlée de bien et de mal? Platon
st pas toujours complètement d'accord avec
-même sur cette question. Malgré certaines
tradictions, cependant, il n'est pas très dif-
le de démêler sa pensée intime.

t d'abord la mort ne fixe pas irrévocable-
nt le sort de l'âme. Elle ne quitte pas, dès sa
aration d'avec son organisme physique, les
ix où elle a vécu, ni ne se désintéresse point
ceux qu'elle a aimés.

Les âmes des morts, dit-il, conservent un
tain usage de leurs facultés et prennent en-
e quelque part aux affaires humaines. Que
gardiens des lois craignent donc : 1° les
ux du ciel qui sont sensibles à l'état d'abandon
orphelins ; qu'ils craignent ensuite les âmes
de parents défunts, lesquelles, par un sentiment naturel, prennent un intérêt spécial à ce qui touche leurs enfants, veulent du bien à ceux qui ont des attentions pour eux, et du mal à ceux qui les négligent... 2° Tout tuteur et tout magistrat veillera exactement sur la nourriture et l'éducation des orphelins, et leur rendra tous les services qui dépendent de lui, comme si c'était un prêt dont lui-même et ses enfants dussent un jour recueillir le fruit. »

Quant à ceux qui sont morts assassinés, ils garderaient du ressentiment contre leurs meurtriers.

L'accident qu'ils ont éprouvé, les remplissant de crainte et de frayeur, ils épouvanteraient les meurtriers à leur tour, leur inspirant le trouble dont ils sont eux-mêmes agités, en appelant à leur secours, dans cette vue, la mémoire et la conscience des coupables.

Est-ce de cette façon que s'expliqueraient les visions terrifiantes dont sont hantés certains criminels à qui la vie devient impossible, et que la vue constante de leurs victimes sanglantes et livides, réduit au désespoir, au suicide, ou pousse à se livrer eux-mêmes à la police ?

Il arrive parfois que des tentatives criminelles échouent, que celui qui veut tuer blesse seulement. Comment traitera-t-on le coupable dans ce cas ?

On devra, dit Platon, par égard pour la destinée du coupable, qui n'est point parvenue au comble du malheur, et pour le génie qui, ayant pitié de lui et du blessé, a détourné de celui-ci le coup mortel, et a épargné à celui-là le sort et l'accident le plus funeste ; par reconnaissance, dis-je, pour ce génie, et afin de ne pas mettre d'opposition à son bienfait, nous ferons grâce au coupable de la mort, le condamnant seulement à aller vivre dans quelque autre cité voisine, en lui laissant la jouissance de son bien le reste de ses jours.

Ainsi, le génie qui, suivant Platon, est donné à chaque homme pour lui servir de guide, jouerait un rôle actif dans la vie, interviendrait directement dans les affaires humaines. Est-il besoin d'observer que le génie de Platon se confond avec l'ange gardien que suppose l'Eglise.

Si, de l'au-delà, les parents continuent à veiller sur leurs enfants devenus orphelins, et si ceux qui ont péri de mort violente s'acharnent après leurs meurtriers, il est d'autres âmes qui demeurent comme attachées à leur terrestre séjour et même à leurs corps pendant un temps d'une durée indéterminée.

« L'âme, clouée à son corps par ses passions, y reste longtemps attachée ainsi qu'à ce monde visible, et ce n'est qu'après qu'elle a beaucoup résisté et souffert qu'elle est enfin entraînée par force et malgré elle par le génie qui lui a été assigné. Quand elle arrive à ce rendez-vous de toutes les âmes, si elle est impure, si elle s'est souillée de quelque meurtre ou de quelqu'un de ces autres crimes atroces, qui sont les actions semblables à elle, toutes les autres âmes la fuient et l'ont en horreur; elle ne trouve ni compagnon ni guide, et elle erre dans un complet abandon jusqu'à ce qu'après un certain temps, la nécessité l'entraîne dans le séjour qu'elle mérite. Mais celle qui a passé sa vie dans la tempérance et dans la pureté, celle-là a les dieux eux-mêmes pour compagnons et pour guides; elle habite le lieu qui lui est préparé, car il y a des lieux divers et merveilleux dans la terre. »

Tel est le langage de Platon. Ailleurs, il dit encore : « Mais si l'âme se retire du corps souillée, impure, comme celle qui a été toujours mêlée avec lui, occupée à le servir, possédée de son amour, enivrée de lui au point de croire qu'il n'y avait rien de réel que ce qui est corporel, ce qu'on peut voir, toucher, boire et manger, ou ce qui sert aux plaisirs de l'amour, tandis qu'elle haïssait, craignait et fuyait habituellement tout ce qui est intelligible, et dont la philosophie seule a le sens : une telle âme sort embarrassée de souillures corporelles, que le commerce continuel et l'union trop étroite qu'elle a eus avec le corps, pour n'avoir jamais été qu'avec lui, et occupée de lui seul, lui ont rendues comme naturelles. Ces souillures sont une enveloppe lourde, pesante, terrestre et visible, et l'âme, chargée de ce poids, est entraînée encore vers ce monde visible, par la crainte qu'elle a du monde invisible, de l'enfer; et elle erre dans les lieux de sépulture, autour des tombeaux, où l'on a vu des fantômes ténébreux, comme sont les spectres de ces âmes qui n'ont pas quitté le corps toutes purifiées, mais retenant quelque chose de cette matière visible, qui les rend visibles encore... Ce sont les âmes des méchants qui sont forcées d'errer dans ces lieux où elles portent la peine de leur première vie qui a été méchante; elles continuent d'errer jusqu'à ce que l'amour qu'elles ont pour cette masse corporelle qui les suit toujours, les engage de nouveau dans un corps et les plonge vraisemblablement dans les mêmes mœurs qui ont fait l'occupation de leur première vie. »

Et nous voici placés en face de la réincarn
tion. Absurdité, dit-on. Pourquoi absurdit
Est-ce donc qu'il serait plus extraordinaire
naître deux fois qu'une? Mais, demande-t-o
à quoi bon ce retour ici-bas? Pour grandir, to
simplement, pour développer son être moral,
aussi pour expier et réparer le mal dont on s'e
rendu coupable. La situation du débiteur, san
doute, est loin d'être enviable, mais à qui
faute, et de quoi se plaindrait-il, quand il sub
la loi de justice, toujours tempérée par l'amou
qui le place dans les conditions voulues pou
racheter un passé criminel? La révolte ne se
virait de rien. Dans le domaine moral, il n'y
ni privilèges ni passe-droit. Il faut que chacu
par des efforts personnels, s'élève de degré
degré vers les régions pures et éthérées où l'
ignore les attractions comme les tentations
l'orgueil, de l'égoïsme et de la sensualit
Marche ascendante, pénible et longue, mais n
cessaire; marche entremêlée de chutes no
breuses et de relèvements successifs qui no
conduisent pas à pas, plus loin, et, de vie
vie, nous rapprochent de l'idéal qui nous e
proposé.

Ainsi procède la nature dans toutes ses œ
vres, s'élevant par gradations insensibles de
simple cellule aux organismes les plus co
plexes; du protoplasme informe à l'être me
veilleux qu'est l'homme. Et ce qui est vrai
physique, l'est du moral : on y observe la mê
progression lente.

Indépendamment donc de toute autre raiso
il suffirait, semble-t-il, de cette seule constat
tion pour conclure à la nécessité des vies su
cessives des âmes qui, imparfaites, doivent
perfectionner et ne le peuvent que par un trav
continu qui durera d'autant plus qu'il sera pl
relâché ou moins acharné.

Oui, les âmes évoluent comme les corps.
tort de nombre de savants est de croire que l'
volution physique se suffit à elle-même,
prendre le développement intellectuel et mo
qui l'accompagne pour une conséquence au li
d'y voir une cause, la cause, précisément, de
progression organique qu'ils prennent, seul
en considération. Ah! comme Platon, com
Humphry Davy, comme tant d'autres esp
supérieurs sont plus près de la vérité, lorsqu'
affirment que ce sont les mêmes essences spi
tuelles qui reviennent, et qui, par leurs effo
réitérés et leurs expériences incessamment r
nouvelées et améliorées, amènent peu à peu
progrès dont nous sommes justement fiers.

e nous voulons plus complet chaque jour. C'est par là aussi que l'homme, suivant Platon, se sauve et parvient enfin à la pleine lumière et au bonheur suprême auquel toute âme pire, bonheur qui n'est pas la contemplation 'ate et immobile que d'aucuns imaginent et pèrent. Tout ce qui vit travaille, et le travail gmente à proportion de l'avancement des res. Et l'on voudrait qu'au moment où l'intelgence s'illumine de clartés nouvelles, où la nscience arrive à la vraie sanctification par épreuve triomphalement supportée, où le cœur trouve ennobli et élargi par un sentiment lus intense et plus universel d'amour, — l'on oudrait qu'à ce moment où nous entrons dans pleine possession de toutes nos facultés de ompréhension et de toute notre puissance d'acon, nous cessions soudain d'agir. Non, la vie ctive est bien préférable, elle qui nous fait dans éternité les collaborateurs de Dieu, pour le alut de tous par la connaissance de la vérité et a pratique de la charité.

Dans l'autre monde ainsi compris, la douleur nécessairement sa place, ainsi que dans celui-i, la plupart de ceux qui meurent à la vie du orps y emportant avec eux le mal moral ou les mperfections de leur âme. Mais sera-t-elle éterelle? Platon semble l'admettre pour certains rimes abominables qui, dans son système, sont e péché irrémissible contre le Saint-Esprit. Ceux, dit-il, qui se trouvent incurables, à ause de la grandeur de leurs fautes, et qui ont ommis des sacrilèges grands et nombreux, des eurtres iniques et contre les lois, ou d'autres rimes semblables, la fatale destinée, leur rennant justice, les précipite dans le Tartare d'où ls ne sortent jamais. »

Mais ce sont là des cas très exceptionnels. our tous les autres, la souffrance simlement temporaire, se termine tôt ou tard, orsque les victimes de leurs crimes, suppliées, onsentent enfin à pardonner, et lorsque les oupables eux-mêmes, le repentir et le remords u cœur, se convertissent, c'est-à-dire se tournent librement, délibérément vers le bien, soit e leur propre volonté, soit sous l'impulsion énie de leurs esprits guides.

Les hiérophantes, dans l'antiquité, enseinaient aux futurs initiés qu'il y a aux enfers es supplices réservés aux parricides et autres rimes énormes; que si le coupable recommen,ait une nouvelle vie, il y subirait nécessairenent la peine de droit naturel, soit celle du alion, éprouvant le même traitement infligé par lui aux autres, et périssant du même genre de mort. Ainsi, si quelqu'un avait tué son père, il devrait être tué, dans une vie ultérieure, par ses propres enfants; s'il avait tué sa mère, il devrait renaître sous la figure et avec le corps d'une femme, et être privé du jour par ceux qui l'auraient reçu de lui. « Il n'y a point, dit Platon, d'autre expiation pour le sang des parents répandu, et la souillure n'en peut être effacée, jusqu'à ce que l'âme du coupable paie la peine du meurtre qu'elle a commis, par un meurtre semblable commis sur sa personne, et apaise ainsi le courroux de sa parenté. »

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il faille prendre absolument à la lettre ce que dit ici Platon, et ce qu'après lui a répété presque textuellement Allan Kardec. Mais la justice veut assurément que chacun soit traité suivant ses mérites, et reçoive, en peines ou en bonheur, en proportion du mal ou du bien qu'il a accomplis.

Si Platon précise jusqu'à la minutie le sort du coupable qui reprend une nouvelle vie, il n'est pas moins catégorique quand il parle du sort réservé aux criminels dans les enfers. Il existe une parité parfaite entre le supplice des méchants et la félicité des bons: « Les âmes sont punies dix fois pour chacune des injustices qu'elles ont commises dans la vie; la durée de chaque punition est de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment soit toujours décuple pour chaque crime. Ainsi ceux qui se sont souillés de plusieurs meurtres, qui ont trahi des Etats et des armées, les ont réduits en esclavage, ou qui se sont rendus coupables de quelque autre crime semblable, sont tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien aux hommes, qui ont été saints et vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompense de leurs bonnes actions. Il y a encore des récompenses plus grandes pour ceux qui ont honoré les dieux et respecté leurs parents, et des supplices extraordinaires pour les impies, les parricides et les homicides à main armée. »

*
* *

La responsabilité de nos actes implique le libre arbitre. Aussi le libre arbitre, au dire de Platon, n'existe pas moins dans la vie terrestre que dans le choix que nous en faisons. L'homme n'est pas jeté au hasard sur le globe par un être capricieux. Il choisit lui-même la condition dans laquelle il naîtra. A quoi, dès lors, devra-t-il avoir égard dans le choix du milieu pour

« L'âme, clouée à son corps par ses passions, y reste longtemps attachée ainsi qu'à ce monde visible, et ce n'est qu'après qu'elle a beaucoup résisté et souffert qu'elle est enfin entraînée par force et malgré elle par le génie qui lui a été assigné. Quand elle arrive à ce rendez-vous de toutes les âmes, si elle est impure, si elle s'est souillée de quelque meurtre ou de quelqu'un de ces autres crimes atroces, qui sont les actions semblables à elle, toutes les autres âmes la fuient et l'ont en horreur; elle ne trouve ni compagnon ni guide, et elle erre dans un complet abandon jusqu'à ce qu'après un certain temps, la nécessité l'entraîne dans le séjour qu'elle mérite. Mais celle qui a passé sa vie dans la tempérance et dans la pureté, celle-là a les dieux eux-mêmes pour compagnons et pour guides; elle habite le lieu qui lui est préparé, car il y a des lieux divers et merveilleux dans la terre. »

Tel est le langage de Platon. Ailleurs, il dit encore : « Mais si l'âme se retire du corps souillée, impure, comme celle qui a été toujours mêlée avec lui, occupée à le servir, possédée de son amour, enivrée de lui au point de croire qu'il n'y avait rien de réel que ce qui est corporel, ce qu'on peut voir, toucher, boire et manger, ou ce qui sert aux plaisirs de l'amour, tandis qu'elle haïssait, craignait et fuyait habituellement tout ce qui est intelligible, et dont la philosophie seule a le sens : une telle âme sort embarrassée de souillures corporelles, que le commerce continuel et l'union trop étroite qu'elle a eus avec le corps, pour n'avoir jamais été qu'avec lui, et occupée de lui seul, lui ont rendues comme naturelles. Ces souillures sont une enveloppe lourde, pesante, terrestre et visible, et l'âme, chargée de ce poids, est entraînée encore vers ce monde visible, par la crainte qu'elle a du monde invisible, de l'enfer; et elle erre dans les lieux de sépulture, autour des tombeaux, où l'on a vu des fantômes ténébreux, comme sont les spectres de ces âmes qui n'ont pas quitté le corps toutes purifiées, mais retenant quelque chose de cette matière visible, qui les rend visibles encore... Ce sont les âmes des méchants qui sont forcées d'errer dans ces lieux où elles portent la peine de leur première vie qui a été méchante; elles continuent d'errer jusqu'à ce que l'amour qu'elles ont pour cette masse corporelle qui les suit toujours, les engage de nouveau dans un corps et les plonge vraisemblablement dans les mêmes mœurs qui ont fait l'occupation de leur première vie. »

Et nous voici placés en face de la réincarna tion. Absurdité, dit-on. Pourquoi absurdité? Est-ce donc qu'il serait plus extraordinaire de naître deux fois qu'une? Mais, demande-t-on, à quoi bon ce retour ici-bas? Pour grandir, tou simplement, pour développer son être moral, e aussi pour expier et réparer le mal dont on s'es rendu coupable. La situation du débiteur, san doute, est loin d'être enviable, mais à qui l faute, et de quoi se plaindrait-il, quand il subi la loi de justice, toujours tempérée par l'amour qui le place dans les conditions voulues pou racheter un passé criminel? La révolte ne ser virait de rien. Dans le domaine moral, il n'y ni privilèges ni passe-droit. Il faut que chacun par des efforts personnels, s'élève de degré e degré vers les régions pures et éthérées où l'o ignore les attractions comme les tentations d l'orgueil, de l'égoïsme et de la sensualité Marche ascendante, pénible et longue, mais né cessaire; marche entremêlée de chutes nom breuses et de relèvements successifs qui nou conduisent pas à pas, plus loin, et, de vie e vie, nous rapprochent de l'idéal qui nous es proposé.

Ainsi procède la nature dans toutes ses œu vres, s'élevant par gradations insensibles de l simple cellule aux organismes les plus com plexes; du protoplasme informe à l'être mer veilleux qu'est l'homme. Et ce qui est vrai d physique, l'est du moral : on y observe la mêm progression lente.

Indépendamment donc de toute autre raison il suffirait, semble-t-il, de cette seule constata tion pour conclure à la nécessité des vies suc cessives des âmes qui, imparfaites, doivent s perfectionner et ne le peuvent que par un travai continu qui durera d'autant plus qu'il sera plu relâché ou moins acharné.

Oui, les âmes évoluent comme les corps. tort de nombre de savants est de croire que l'é volution physique se suffit à elle-même, d prendre le développement intellectuel et mora qui l'accompagne pour une conséquence au lie d'y voir une cause, la cause, précisément, de l progression organique qu'ils prennent, seul en considération. Ah! comme Platon, comm Humphry Davy, comme tant d'autres esprit supérieurs sont plus près de la vérité, lorsqu'il affirment que ce sont les mêmes essences spiri tuelles qui reviennent, et qui, par leurs effort réitérés et leurs expériences incessamment re nouvelées et améliorées, amènent peu à peu l progrès dont nous sommes justement fiers, e

ue nous voulons plus complet chaque jour.

C'est par là aussi que l'homme, suivant Platon, se sauve et parvient enfin à la pleine lumière et au bonheur suprême auquel toute âme spire, bonheur qui n'est pas la contemplation éate et immobile que d'aucuns imaginent et spèrent. Tout ce qui vit travaille, et le travail ugmente à proportion de l'avancement des êtres. Et l'on voudrait qu'au moment où l'intelligence s'illumine de clartés nouvelles, où la onscience arrive à la vraie sanctification par 'épreuve triomphalement supportée, où le cœur se trouve ennobli et élargi par un sentiment plus intense et plus universel d'amour, — l'on voudrait qu'à ce moment où nous entrons dans la pleine possession de toutes nos facultés de compréhension et de toute notre puissance d'action, nous cessions soudain d'agir. Non, la vie active est bien préférable, elle qui nous fait dans l'éternité les collaborateurs de Dieu, pour le salut de tous par la connaissance de la vérité et la pratique de la charité.

Dans l'autre monde ainsi compris, la douleur a nécessairement sa place, ainsi que dans celui-ci, la plupart de ceux qui meurent à la vie du corps y emportant avec eux le mal moral ou les imperfections de leur âme. Mais sera-t-elle éternelle ? Platon semble l'admettre pour certains crimes abominables qui, dans son système, sont le péché irrémissible contre le Saint-Esprit. « Ceux, dit-il, qui se trouvent incurables, à cause de la grandeur de leurs fautes, et qui ont commis des sacrilèges grands et nombreux, des meurtres iniques et contre les lois, ou d'autres crimes semblables, la fatale destinée, leur rendant justice, les précipite dans le Tartare d'où ils ne sortent jamais. »

Mais ce sont là des cas très exceptionnels. Pour tous les autres, la souffrance simplement temporaire, se termine tôt ou tard, lorsque les victimes de leurs crimes, suppliées, consentent enfin à pardonner, et lorsque les coupables eux-mêmes, le repentir et le remords au cœur, se convertissent, c'est-à-dire se tournent librement, délibérément vers le bien, soit de leur propre volonté, soit sous l'impulsion bénie de leurs esprits guides.

Les hiérophantes, dans l'antiquité, enseignaient aux futurs initiés qu'il y a aux enfers des supplices réservés aux parricides et autres crimes énormes ; que si le coupable recommençait une nouvelle vie, il y subirait nécessairement la peine de droit naturel, soit celle du talion, éprouvant le même traitement infligé par lui aux autres, et périssant du même genre de mort. Ainsi, si quelqu'un avait tué son père, il devrait être tué, dans une vie ultérieure, par ses propres enfants ; s'il avait tué sa mère, il devrait renaître sous la figure et avec le corps d'une femme, et être privé du jour par ceux qui l'auraient reçu de lui. « Il n'y a point, dit Platon, d'autre expiation pour le sang des parents répandu, et la souillure n'en peut être effacée, jusqu'à ce que l'âme du coupable paie la peine du meurtre qu'elle a commis, par un meurtre semblable commis sur sa personne, et apaise ainsi le courroux de sa parenté. »

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il faille prendre absolument à la lettre ce que dit ici Platon, et ce qu'après lui a répété presque textuellement Allan Kardec. Mais la justice veut assurément que chacun soit traité suivant ses mérites, et reçoive, en peines ou en bonheur, en proportion du mal ou du bien qu'il a accomplis.

Si Platon précise jusqu'à la minutie le sort du coupable qui reprend une nouvelle vie, il n'est pas moins catégorique quand il parle du sort réservé aux criminels dans les enfers. Il existe une parité parfaite entre le supplice des méchants et la félicité des bons : « Les âmes sont punies dix fois pour chacune des injustices qu'elles ont commises dans la vie ; la durée de chaque punition est de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment soit toujours décuple pour chaque crime. Ainsi ceux qui se sont souillés de plusieurs meurtres, qui ont trahi des Etats et des armées, les ont réduits en esclavage, ou qui se sont rendus coupables de quelque autre crime semblable, sont tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien aux hommes, qui ont été saints et vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompense de leurs bonnes actions. Il y a encore des récompenses plus grandes pour ceux qui ont honoré les dieux et respecté leurs parents, et des supplices extraordinaires pour les impies, les parricides et les homicides à main armée. »

*
* *

La responsabilité de nos actes implique le libre arbitre. Aussi le libre arbitre, au dire de Platon, n'existe pas moins dans la vie terrestre que dans le choix que nous en faisons. L'homme n'est pas jeté au hasard sur le globe par un être capricieux. Il choisit lui-même la condition dans laquelle il naîtra. A quoi, dès lors, devra-t-il avoir égard dans le choix du milieu pour

lequel il se déterminera ? A la seule chose nécessaire : à ce qui est avantageux à rendre l'âme plus vertueuse. Pour Platon, la chose la plus désirable, la chose essentielle, c'est toujours le bien, et c'est toujours la vertu.

Nous ne parlerons pas de la métempsychose, transmigration de l'âme humaine dans un corps animal. Tout ce que Platon dit à ce sujet, doit, je pense, être pris au figuré. Ce sont de purs symboles destinés à faire mieux ressortir certaines vérités morales, et à inspirer une crainte salutaire aux coupables. L'homme ne redevient pas singe ou perroquet. On ne rétrograde pas les degrés de l'échelle des êtres qu'on a une fois montés.

Platon admet, d'autre part, le libre arbitre jusque chez les animaux, et parle d'âmes animales qui, au moment de renaître, se déterminent pour la vie humaine. Avec l'évolution progressive, d'ailleurs, et les idées scientifiques du jour, cette ascension n'a rien qui choque. N'a-t-on pas défini le chien : un candidat à l'humanité.

Quoi qu'il en soit de cette idée particulière, il demeure que l'homme arrive au bonheur par la perfection à travers une série d'existences indéfinies.

Cette théorie admise, n'est-il pas vrai que bien des obscurités s'éclaircissent ? De quoi nous plaindrions-nous, puisque nous avons choisi nous-mêmes notre état présent, plus ou moins nécessité, d'ailleurs, par nos vies antérieures ? Et si des âmes, anges de bonté et de sacrifice, égarés, semble-t-il, au milieu de nous, souffrent parfois des douleurs qui dépassent toute expression, c'est que ces âmes ont voulu souffrir ainsi pour servir d'exemple à ceux qui se récrient ou blasphèment à la moindre douleur, à moins qu'elles n'aient un passé mauvais, de nous ignoré, à racheter. Le passé prépare le présent qui lui-même est gros de l'avenir.

De là, la nécessité impérieuse de combattre dès l'enfance et de combattre toute la vie, les formes diverses du mal. Toute faute, égoïsme, avarice, dureté, violence, volupté, est comme un boulon qui rive plus solidement l'âme au corps.

Et plus elle s'identifie ainsi avec son organisme physique, s'abaissant à son niveau, plus il lui en coûtera de s'arracher à son étreinte, de redevenir elle, de reprendre l'essor ascendant qui est son but et sa loi

Tout autre est la situation de celui qui s'applique dès l'abord, de toutes les forces qui sont en lui, à dompter son orgueil, à imposer silence aux mouvements désordonnés de son cœur de ses sens; qui, fuyant tout mensonge, tout fausseté, tout égoïsme, toute ambition malsaine ne vit que pour la vérité et le bien, resserrant chaque jour les liens qui unissent son âme aux choses d'en haut. Grâce à la persévérance d'efforts incessamment renouvelés, il s'élève graduellement des gouffres impurs où l'être humain se trouve plongé à l'origine, vers des régions toujours plus éthérées, vers ce idéal divin dont une étincelle au moins brûle en chacun de nous. Nous aurons réalisé ainsi dès ici-bas l'harmonie sainte qui est l'équilibre entre la raison et le cœur, par la science et la vertu. Cette harmonie, synthèse de tous les biens, c'est la sagesse, fille de Dieu.

Vienne alors la mort. Bien loin d'être le roi des épouvantements, elle sera, tout au contraire, une amie, une messagère de paix et de bonheur. Nous la saluerons avec la sérénité exempte d'alarmes d'un Socrate qui, à l'heure même où il buvait la ciguë, s'entretenait, sans trouble ni ostentation, avec ses disciples les plus aimés, des plus hautes questions qui puissent intéresser les hommes, examinant avec eux, en cet instant suprême, les raisons que nous avons de croire aux destinées futures meilleures de l'âme. Il en a une vision si claire, si nette, il est si assuré de ne pas mourir tout entier, qu'il console, lui, victime innocente des sophistes, et qu'il fortifie ceux qui l'écoutent dans la foi qui est la sienne. Puis ayant achevé sa tâche, il s'endort paisiblement, offrant, par sa mort non moins que par sa vie, un exemple digne de l'imitation de tous, lui, « le meilleur, le plus juste et le plus sage des hommes. »

Et pourquoi eût-il redouté la mort ? N'était-il pas persuadé que si l'âme se retire pure, sans rien conserver du corps, comme celle qui pendant la vie n'a eu volontairement avec lui aucun commerce, mais au contraire, l'ayant toujours fui, et s'étant toujours recueillie en elle-même, en méditant toujours, c'est-à-dire en bien philosophant et en apprenant effectivement à mourir, si l'âme se retire en cet état, elle va vers un être semblable à elle, divin, immortel, plein de sagesse, près duquel elle jouit de la félicité, délivrée de ses erreurs, de son ignorance, de ses craintes, de ses amours tyranniques, et de tous les autres maux attachés à la nature humaine ; et, comme on le dit des initiés, elle passe véritablement avec les dieux toute l'éternité.

D. METZGER.
(*Revue spirite*)

PHÉNOMÈNES SPIRITES

OBSERVÉS AU GROUPE AMITIÉ DE LYON
de 1884 à 1890

Sous ce titre, notre ami H. Sausse publie une courte, mais très intéressante brochure qui nous paraît appelée à un grand retentissement. Nous en détachons le premier chapitre pour nos lecteurs :

Dans notre cercle intime nous étions réunis au début une dizaine d'amis cherchant à développer par un travail assidu les médiumnités qui pouvaient se trouver en nous à l'état latent. Nous nous réunissions régulièrement deux fois par semaine pour l'étude du Spiritisme et la pratique du Magnétisme curatif. Sur le conseil de nos guides spirituels, nous abandonnâmes pendant quelque temps nos essais de médiumnités pour nous consacrer exclusivement à l'étude du magnétisme. Il y avait parmi nous une jeune personne d'une santé délicate qui, sous mon influence, ne tarda pas à entrer en somnambulisme lucide ; elle m'aidait alors de ses conseils dans les soins à donner aux malades et pour que ceux-ci retirent, de la magnétisation, les meilleurs fruits possibles.

Pendant son sommeil, Mlle Louise nous disait souvent que nos guides la conduisaient dans des jardins splendides où les émanations de fleurs ravissantes lui causaient un plaisir inexprimable et lui faisaient le plus grand bien. Un soir, le 18 *janvier* 1884, elle venait d'être mise en somnambulisme lorsqu'elle vit des fleurs plus belles que d'habitude. J'étais debout devant elle, l'appartement en pleine lumière ; je la chargeais d'effluves magnétiques lorsqu'elle me dit : « Oh! la jolie fleur... Nos guides me disent qu'elle est pour vous. — Prenez-la, répondis-je. — Tenez, la voilà. » A ces mots, elle tendit la main de mon côté, et sous mes yeux, à 30 centimètres de distance environ, je vis en pleine lumière apparaître et se matérialiser dans sa main *une superbe rose thé.*

Ce phénomène inattendu nous emplit de joie, d'espérance ; nous résolûmes dès lors de continuer avec plus d'ardeur, si possible, l'étude des manifestations spirites. Les résultats au début couronnèrent nos efforts et se montrèrent aussi fréquents que variés dans leur mode de manifestation. Toujours, et j'insiste sur ce point, ils se produisirent pendant le sommeil magnétique du médium et pour la plupart en pleine lumière. Notre cercle d'ailleurs n'était composé uniquement que de personnes amies recherchant la vérité avec la plus entière bonne foi et n'ayant aucun motif ni la moindre envie de vouloir s'illusionner ou se berner les unes les autres. Détail important : notre médium n'avait qu'une connaissance très imparfaite des manifestations produites par les médiums à effets physiques. Lorsque je lui en parlais au début des séances, voulant tenter quelque expérience nouvelle, Mlle Louise me répondait invariablement :

« Ce n'est pas la peine d'essayer, c'est du temps perdu ; vous demandez des choses impossibles, vous ne réussirez pas. »

Malgré cette obstination du médium à douter toujours et quand même en dépit des résultats acquis, nous n'en continuâmes pas moins nos recherches, et le succès, comme vous en pourrez juger, dépassa souvent nos espérances, soutint et récompensa presque toujours nos efforts.

Lorsque l'apport du 18 janvier avait eu lieu, la main droite du médium était tombée subitement en catalepsie. Le 8 *février*, le même phénomène se renouvela. Cette fois, ce furent *trois roses thé* qui nous furent données. La section des tiges était aussi fraîche que lorsqu'on vient de les cueillir ; de plus ces fleurs et le feuillage qui les entourait étaient couverts d'une fine rosée dont les perles, à la lumière, brillaient comme des diamants. Le résultat pour le médium fut la contracture complète du bras droit.

Le 29 *février* 1884, il faisait un temps exécrable ; une bise glaciale chassait devant elle à la figure des passants de larges flocons de neige. Néanmoins nous étions tous réunis pour notre séance de magnétisme. Mlle Louise était en somnambulisme, assise dans un fauteuil. Je me tenais debout devant elle lorsqu'elle me dit : « Regardez là. » Je levai les yeux vers le plafond et vis s'en détacher *deux branches de lilas dont une à fleurs blanches et une splendide rose rouge* qui tombèrent à mes pieds.

Ces trois apports avaient été obtenus dans l'appartement occupé par le médium ; cette circonstance lui causait un réel ennui en raison de la facilité avec laquelle certains tempéraments jaloux accusent de supercherie en pareille matière ceux qui sont mieux favorisés. Pour mettre à l'abri de tout doute injustifié la bonne foi du médium et établir l'authenticité des phénomènes obtenus, nos guides nous avaient recommandé d'observer cette condition essentielle et qui n'a

jamais fait défaut : « Si ces fleurs, nous disaient-ils, avaient été dissimulées, vous pourriez facilement vous en rendre compte : les pétales, les corolles, les feuilles surtout seraient plus ou moins froissées et porteraient la trace évidente de la compression exercées sur elles. Celles-ci sont au contraire absolument intactes, elles sont de plus et seront toujours couvertes de rosée. » Malgré cette assurance, le médium demandait à nos guides que le phénomène se produisît chez moi, où il n'y avait jamais de fleurs. Son désir se réalisa le 24 *mars* 1884.

Ce soir là, nous avions fait, le médium et moi, des efforts énormes, mais qui semblaient devoir rester infructueux, pour obtenir un bouquet que Mlle Louise nous disait voir devant elle. Nous étions harassés lorsqu'elle me dit : « C'est assez; magnétisez nos amis : nous aurons peut-être ces fleurs à la fin de la séance. » Je suivis ce conseil, mais à la fin de la soirée, voyant le médium un peu éprouvé par la déperdition des fluides du début, je réveillai Mlle Louise sans chercher à obtenir la matérialisation des fleurs entrevues.

Je me mis alors en devoir de magnétiser de l'eau qui se trouvait dans des flacons et qui était destinée à chacun des assistants. Lorsque j'eus fini, je montrai aux personnes présentes la bouteille destinée à ma femme et dans laquelle le magnétisme avait produit des myriades de globules d'air qui y tournoyaient en tous sens. Nous étions tous groupés devant une lampe pour les observer lorsqu'une force intuitive et puissante me poussa à dire impérieusement à Mlle Louise : « Le bouquet est là, ramassez-le. » Chacun, à l'instant, se pencha pour le voir à l'endroit indiqué. « Il n'y en a point, dit ma femme, qui cherchait, la lampe à la main. — Mais si, répondit Mlle Louise. Oh ! oui, le voilà... » Personne pourtant ne l'apercevait. Nous la vîmes alors se baisser, prendre quelque chose dans le vide et se relever tenant à la main le bouquet qui s'était matérialisé lorsqu'elle l'avait saisi. Il était formé de *cinq roses de Provins* splendides réunies ensemble par un petit lien de jonc.

Le médium alors était réveillé; mais, lorsqu'il se redressa tenant le bouquet, un sommeil spontané se produisit, et son corps en entier tomba en catalepsie. Je fis promptement cesser cet état et, par quelques passes et des insufflations magnétiques, je rétablis l'équilibre.

— Quelle cause, dis-je alors au médium, produit cet état cataleptique?

— C'est la déperdition puise des vitaux nécessaires au travail de la matérialisation; plus j'en dépense brusquement, plus la contracture est générale, et, si vous n'étiez pas là pour m'aider à rétablir l'équilibre, je ne pourrais pas obtenir seule de tels résultats, ou ma santé en serait fortement altérée. Pour arriver à la production de ces phénomènes, j'ai besoin non seulement d'une grande quantité de mes propres fluides, mais aussi des vôtres, de ceux que vous me donnez en me magnétisant ou que je puise en vous et dans l'assistance à l'instant où le travail de la matérialisation s'accomplit. C'est un travail très délicat, très compliqué dont je ne me rends pas suffisamment compte pour pouvoir vous l'expliquer aujourd'hui, mais qui est très intéressant; qu'il vous suffise de savoir que l'un sans l'autre nous n'obtiendrions rien. »

Le 8 *avril* 1884, pendant une réunion chez moi, nous aurions dû avoir, assurait le médium, un superbe bouquet tricolore : « Je le vois, me disait-il, il est splendide ; mais inutile d'insister, je suis entravée ce soir, et je n'ai pas assez de forces pour le prendre. Réveillez-moi. » Je me rendis à sa demande, et la séance fut terminée. En regagnant son appartement, Mlle Louise se plaignait aux personnes qui l'accompagnaient de n'avoir pas été suffisamment dégagée ; elle se sentait encore engourdie et comme entourée d'une atmosphère fluidique qui rendait ses mouvements plus lourds et semblait opposer une résistance à sa marche. Lorsqu'elle arriva à son domicile avec sa mère adoptive, le grand air avait un peu dissipé cette lourdeur, et elle était presque à l'état normal.

Mme M. se hâta de se mettre au lit, laissant sa protégée vaquer plus lentement aux soins de sa toilette. Soudain Mme M. entendit un cri aigu, puis le choc d'un corps sur le parquet. Elle se leva précipitamment pour se rendre compte de ce qui se passait. N'ayant trouvé Mlle Louise ni dans sa chambre ni dans le salon, elle l'appela à plusieurs reprises sans obtenir aucune réponse ; son inquiétude allait croissant lorsqu'elle la vit enveloppée dans les plis d'une tenture de la porte de communication. Elle avait le genou gauche en terre, la main gauche fortement appuyée sur le cœur, le bras droit élevé et tenant un énorme bouquet, le corps entièrement en catalepsie.

Ce fut à grand'peine que Mme M. parvint à retirer Mlle Louise de cette position et à la faire mettre au lit. Prévenu le lendemain de ce qui

s'était passé, j'endormis mon sujet pour avoir l'explication de ce phénomène.

Voici sa réponse :

« Comme je vous l'avais dit, nous aurions dû avoir ce bouquet chez vous hier au soir, mais j'ai été contrariée par des influences occultes, et j'étais trop faible pour en triompher. Cependant le travail était presque terminé ; c'est pour cela que vos amis ont voulu quand même me donner ce bouquet lorsque j'ai été plus forte. J'étais devant la glace du salon, tressant mes cheveux, lorsque j'ai vu s'y refléter un point lumineux ; je me suis retournée pour en connaître la cause et j'ai reconnu notre guide magnétiseur qui m'a remis ce bouquet. Ma surprise a été si grande que j'ai poussé un cri et suis tombée à genoux en catalepsie.

— Si pareil fait devait se reproduire, quel serait le moyen le plus rapide de faire disparaître la catalepsie ?

— Il ne se reproduira pas, car en votre absence cet état pourrait devenir dangereux pour ma santé, nos guides l'ont compris un peu tard ; mais ils ne procèderont plus de la sorte. »

Ce bouquet était composé de *six branches de lilas blanc*, *deux roses blanches*, *quatre roses rouges* et *douze branches de myosotis*.

Tous ces détails que je vous signale ici sont consignés dans notre livre de rapports ; j'ai conservé d'ailleurs un souvenir tangible de chacun de ces phénomènes. Les fleurs ont été placées sur des cartes spéciales, et derrière chacune d'elles j'ai relaté dans un rapport détaillé les conditions, la nature de chaque apport et le nom des témoins.

Le 29 avril, ce fut en séance et en pleine lumière que nous obtînmes *sept roses*.

H. Sausse.

Croyances religieuses de l'antiquité

Mes Amis,

Dans la dernière conférence nous avons commencé l'examen des croyances religieuses de l'antiquité, c'est le même sujet qui va nous occuper ce soir.

Un des plus grands torts de l'enseignement actuel est de graver dans les esprits cette opinion que dans les religions autres que le Catholicisme, on ne trouve que des inepties et des absurdités, que les adeptes de ces religions sont des idolâtres pratiquant les cultes les plus sangrenus et les plus grossiers.

Cela dit et répété sur tous les tons passe dans l'esprit de la masse, qui n'a point le temps d'en vérifier l'exactitude, et s'abandonne ainsi à croire que nulle pensée bonne et utile en fait d'idée religieuse, ne peut germer hors de l'Eglise catholique.

C'est là une situation contre laquelle le peuple français, dans son amour de la tolérance et du progrès, doit réagir aujourd'hui. Loin de dédaigner ou de mépriser quelque religion que ce soit, nous devons chercher à la connaître, à l'étudier, à bien saisir les motifs de ses prescriptions spéciales, à voir si les antiques révélations n'ont pas un fond commun de vérité, dont nous puissions tirer les plus utiles enseignements pour nous-mêmes.

Pour peu que nous nous livrions à cette étude, nous reconnaîtrons bientôt, vous l'avez déjà vu à la dernière conférence, que loin de prêcher, toutes, le culte des fétiches, d'antiques religions ont enseigné dès l'origine la croyance en un Dieu unique, éternel, suprême créateur de tout ce qui est.

Que, dans la suite des temps, il y ait eu des hommes se servant de la religion pour abuser, dominer et exploiter les peuples, cela n'est pas discutable ; mais ce fait s'est produit partout, et nulle religion ne s'est conservée intacte de cette souillure ; toutes ont été, à un moment quelconque, un métier dans la main des intrigants qui ont voulu s'en servir.

Cela n'altère en rien ce fait indéniable que les livres sacrés des différents peuples renferment chacun une part de sagesse et de vérité.

Dans notre réunion dernière, je vous ai lu des pages remarquables tirées du Rig-Véda. Ce soir je vais vous en donner quelques-unes du Sama-Véda, livre qui fait suite au Rig-Véda. Vous allez voir comment les antiques révélateurs, tout en cherchant à comprendre la Divinité, professaient néanmoins que l'homme, être borné et matériel, ne pouvait prétendre à la science réelle sur la nature de Dieu, l'Etre infini.

Voici comment ils s'exprimaient sur ce sujet :

1 — « Quel est Celui (demande l'élève au maître spirituel) par qui l'intelligence s'exerce ? Quel est Celui par la puissance duquel le souffle vital et primitif agit (dans les êtres qu'il anime) ? Quel est Celui par la puissance duquel la parole humaine est articulée ? Quel est le Dieu par la

puissance duquel la vision et l'ouïe exercent leurs fonctions ? »

2 et 3 — (Le maître spirituel répond) : « Celui qui est l'audition de l'audition, l'intelligence de l'intelligence, la parole de la parole, le souffle vital du souffle vital, la vision de la vision... nous ne savons ni ne connaissons comment il pourrait être distingué ou connu ; car il est au-dessus de ce qui peut être compris par la science, et également de ce qui ne peut être compris par elle ; voilà ce que nous avons appris de nos ancêtres qui nous ont transmis cette doctrine.

4 — « Celui qui surpasse les paroles (qu'aucune parole ne peut exprimer) et par la puissance duquel la parole est exprimée ; sache, ô toi ! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore !

5 — « Celui qui ne peut être compris par l'intelligence, et celui seul, disent les sages, par la puissance duquel la nature de l'intelligence peut être comprise ; sache, ô toi ! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore !

6 — « Celui que l'on ne voit point par l'organe de la vision et par la puissance duquel l'organe de la vision aperçoit les objets ; sache, ô toi ! que celui-là est Brahma et non ces choses périssables que l'homme adore !

7 — « Celui que l'on n'entend point par l'organe de l'ouïe, et par la puissance duquel l'organe de l'ouïe entend ; sache, ô toi ! que celui-là est Brahma, et non ces choses périssables que l'homme adore !

8 — « Celui que l'on ne peut distinguer par l'organe de l'odorat, et par la puissance duquel l'organe de l'odorat s'exerce ; sache, ô toi ! que celui-là est Brahma et non ces choses périssables que l'homme adore ! »

Ainsi donc, le Sama-Véda, il y a plus de trois mille ans, déclarait que l'étude de Dieu était digne d'occuper l'esprit humain, mais que le champ de cette étude s'ouvrirait indéfiniment devant nous, parce que Dieu, étant la perfection infinie, ne peut être saisi par l'être borné. Manou, le législateur de l'Inde, dont je vous ai déjà parlé comme auteur d'un code remarquable extrait des Védas, disait de son côté :

« Brahmé ou Brahma est l'Etre suprême, le » Dieu unique, éternel, principe et essence du » monde, d'où sortent tous les êtres et où ils re» tournent. »

Ces peuples de l'Inde concevaient un même principe de vie et une loi de développement uniforme pour toute chose ou tout être créés depuis la pierre et la plante jusqu'à l'homme. C'est l'essence divine qui, pour eux, est partout et anime tout.

Nous avons, je vous l'ai déjà dit, peu de chose de l'Egypte ; la science cherche en ce moment à reconstruire son histoire, en déchiffrant les hiéroglyphes sculptés sur les temples et tombeaux.

Quelques lambeaux de la parole d'Hermès, un des législateurs antiques de l'Egypte, considéré comme le fondateur des arts et de l'industrie, comme le père de l'agriculture, sont venus jusqu'à nous. Voici comment on rapporte un de ses entretiens avec son disciple Thoth :

« Il est difficile à la pensée de concevoir » Dieu, et à la langue d'en parler. On ne peut » décrire par des moyens matériels ce qui est » immatériel, et ce qui est éternel s'allie très » difficilement avec ce qui est sujet au temps. » L'un passe, l'autre existe toujours... Ce qui » peut être connu par les yeux et par les sens, » comme les corps visibles, peut être exprimé » par le langage ; ce qui est incorporel, invisible, » immatériel, sans forme, ne peut être connu » par nos sens : je comprends donc, ô Thoth, » que Dieu est ineffable.

« La mort, » dit-il ailleurs, « est pour cer» tains hommes un mal qui les frappe d'une » profonde terreur. C'est de l'ignorance. La » mort arrive par la débilité et la dissolution » des membres du corps ; le corps meurt, parce » qu'il ne peut plus porter l'être : ce qu'on » appelle mort, c'est seulement la destruction » des membres et des sens du corps (l'être, » l'âme, ne meurt pas). »

Voici comment ce même disciple, Thoth, raconte à son tour une conversation qu'il eut avec la suprême intelligence :

« Comme je réfléchissais, un jour, sur la na» ture des choses, élevant mon entendement » vers les cieux, et mes sens corporels assoupis, » comme il arrive dans le profond sommeil aux » hommes fatigués par le travail ou la satiété, il » me sembla voir un être d'une stature déme» surée, qui, m'appelant de mon nom, m'inter» pella en ces termes : « Que désires-tu voir et » entendre ? ô Thoth ! que souhaites-tu d'ap» prendre et de connaître ? » Je lui demandai : » Qui es-tu ? — Je suis, me dit-il, Pimander, » la Pensée de la puissance divine ; dis-moi ce » que tu désires, je serai en tout à ton aide.

« Je désire, lui dis-je, apprendre la nature des » choses et connaître Dieu. Il me répondit :

» Explique-moi bien tes désirs, et je t'instruirai sur toutes choses.» M'ayant ainsi parlé, » il changea de forme, et soudainement il me révéla tout.

» J'avais alors devant les yeux un spectacle » prodigieux ; tout s'était converti en lumière, » aspect merveilleusement agréable et séduisant; » j'étais saisi de ravissement. Peu après, une » ombre effroyable, qui se terminait en obli» ques replis, et se revêtait d'une nature humide, » s'agitait avec un fracas terrible. Une fumée » s'en échappait avec bruit; une voix sortait de » ce bruit ; elle me semblait être la voix de la » lumière.

» Ce Verbe était porté sur un principe hu» mide, et il en sortit le feu pur et léger qui, » s'élevant, se perdit dans les airs. L'air léger » semblable à l'Esprit, occupe le milieu entre » l'eau et le feu ; et la terre et les eaux étaient » tellement mêlées ensemble, que la surface de » la terre, enveloppée par les eaux, n'apparais» sait en aucun point. Elles furent toutes deux » agitées par le Verbe de l'Esprit, parce qu'il » était porté au-dessus d'elles ; et dans ce mo» ment Pimander me dit : « As-tu bien compris » ce que signifie ce spectacle ?

» — Je le connaîtrai, lui dis-je. Il ajouta :

» Cette lumière, c'est moi : je suis l'Intelli» gence et je suis bien plus ancien que le prin» cipe humide qui s'échappe de l'ombre. Je suis » le germe de la pensée, le Verbe resplendis» sant, le fils de Dieu. Je te dirai donc : Pense » que ce qui voit et entend ainsi en toi c'est le » Verbe du Maître... »

Ainsi, il y a trois à quatre mille ans, des peuples placés à de grandes distances les uns des autres proclament tous un Dieu unique, créateur de tout ce qui est.

Qu'en faut-il conclure ? Sinon qu'une révélation a existé au début des sociétés et que partout l'homme a reçu, des forces directrices de la vie, les indications propres à le guider dans son ignorance et à l'élever à la pensée morale supérieure qu'il devait prendre pour guide.

Toute religion, vous le verrez si nous poursuivons ensemble cette étude, renferme des idées utiles et sages ; ce sont elles qu'il faut dégager et mettre en lumière, car l'homme en arrive aujourd'hui à la phase sociale où il doit recueillir dans un esprit d'amour et de progrès toutes les productions de son espèce, de quelque race qu'elles viennent. Partout, ce qui est bien, ce qui est bon, ce qui est utile, doit être relevé pour enrichir le fond commun au savoir et contribuer à l'établissement du bien-être pour tous.

Un des faits les plus saillants qui ressortent de l'étude des Livres sacrés du passé et dont vous pourrez vous rendre compte, c'est que généralement les auteurs de ces Livres ont voulu établir la Fraternité entre les hommes ; ils ont conçu la religion non comme moyen d'exploitation, mais comme moyen de ralliement, d'harmonie entre les hommes ; c'est ainsi que nous devons l'envisager nous-mêmes.

Qu'à la suite des fondateurs de religion inspirés des plus pures pensées soient venus des exploiteurs de toute doctrine, c'est malheureusement ce qui s'est produit partout, comme je le disais au début de cette conférence ; mais les religions en elles-mêmes n'en méritent pas moins notre plus sérieux examen.

Je ne suis point homme à me contenter de mots, ni de formules. En toutes choses, je cherche le but utile et profitable à l'espèce humaine ; quand je vous parle de religion, mon intention est donc de chercher la loi réelle du devoir, la règle de conduite qui doit présider à tous nos actes. Comprise ainsi, la religion n'est pas autre chose que la science du droit et du devoir ; elle doit enseigner toute vérité, repousser toute erreur ; mais une telle religion ne peut s'établir que par l'étude et la science.

Etablir clairement cette conclusion est le but que je me suis proposé. Les deux ou trois conférences qui m'ont servi d'introduction dans ces matières ont pu vous paraître s'écarter du sujet de l'Association, mais vous reconnaîtrez bientôt que le côté religieux est intimement lié à mon œuvre et que mes efforts tendent tous à vous faire marcher plus sûrement dans la voie du progrès, en vous démontrant que vous suivez la route indiquée depuis l'apparition de l'espèce humaine sur la terre.

Nous avons encore si peu de moyens de conviction et d'entraînement pour le bien, que c'est une raison de plus de nous appuyer sur les faits du passé et de chercher à bien comprendre comment ils ont préparé pour nous l'éclosion des croyances régénératrices nouvelles.

C'est après avoir fait cet examen que nous envisagerons si mes projets d'association répondent bien à ce qu'indique la morale humaine, si l'association est bien entre les hommes le couronnement de l'édifice moral et intellectuel que les siècles ont préparé, et si notre premier devoir à nous particulièrement, ici, n'est point d'ouvrir ce premier temple où le culte de la vie humaine doit être pratiqué pour le plus grand bien de

tous les hommes, et pour la plus grande gloire de la vie éternelle.

Efforcez-vous donc de ne point laisser entrer le découragement dans vos cœurs, et persévérez dans les études que nous faisons ici ensemble, afin d'en recueillir les conclusions morales définitives dont nous avons tous besoin dans la vie.

(Conférence de J. B. André Godin, publiée dans *Le Devoir* de mai 1895.)

MES SOUVENIRS

II

A quelque temps de là, je promenais mes rêveries sous les ombrages d'une avenue à peu près solitaire, écoutant le gracieux babil des oiseaux, laissant ma jeune âme s'attendrir au spectacle de la luxuriante nature du Midi.

Je fus accosté par un homme d'une trentaine d'années, que je connaissais à peine, mais qui lia bien vite conversation et en vint, au bout de quelques instants, à causer de spiritisme. C'était un spirite convaincu, encore dans l'enthousiasme du néophyte, et qui considérait comme un devoir de recruter le plus d'adhérents possible aux croyances nouvelles qu'Allan Kardec venait de mettre en pleine lumière.

André (c'était son nom), apprit avec plaisir que je m'occupais déjà sérieusement de ces hautes questions de métaphysique, qu'elles me passionnaient comme lui, que j'étais un médium en herbe et que j'avais l'amour de l'idéal, la soif ardente de la vérité.

— Je voudrais, me dit-il, vous présenter dans une famille où vous trouverez un médium des plus complets, madame Elodie D... Mais l'accès des réunions de ce groupe intime est très difficile, surtout à un tout jeune homme, comme vous l'êtes. J'essaierai néanmoins, je plaiderai votre cause, et j'espère que vous aurez lieu de me remercier si je parviens à vous faire pénétrer dans le cénacle.

* * *

Quelques jours après cette conversation, mon nouvel ami, tenant sa promesse, vint demander pour moi à mon père l'autorisation de sortir le soir. (La discipline paternelle était sévère chez nous et je n'avais pas encore la faculté de disposer de mes soirées.) André venait d'obtenir mon admission temporaire dans le groupe généralement fermé aux jeunes gens de mon âge. J'en étais naturellement enchanté.

Je trouvai là de véritables disciples d'Allan Kardec. Leur foi était ardente, mais elle n'excluait jamais la raison. Ils pensaient à l'avenir de l'humanité, au progrès des institutions sociales. Ils eussent voulu embrasser tous les hommes dans la même étreinte et leur montrer à tous le chemin qui conduit vers Dieu. Ils avaient l'amour de la philosophie spirite bien plus que le désir de constater mille fois des phénomènes toujours renouvelés, comme le font ceux que le merveilleux attire avec plus de force que les hautes leçons de morale et de vertu.

Je m'estimai bien heureux, par la suite, d'avoir vécu dans l'intimité de ces bonnes et belles âmes. Elles m'ont tracé le chemin de la vie avec une rectitude que peu possèdent, et je leur dois une vive reconnaissance pour m'avoir appris ce que doit être un vrai spirite, tenant moins à l'opinion des hommes qu'à la satisfaction de sa conscience.

Mais n'anticipons pas.

* * *

Mme D. était un médium à *incarnations*. Simple et bonne, c'était une femme charmante qui, en état de sommeil médianimique, devenait un être vraiment supérieur. Disons mieux : c'était un admirable instrument aux mains des Esprits qui, tour à tour, prenaient possession de son individualité.

Comment s'endormait-elle ? Par elle-même, c'est-à-dire sans le secours d'aucun magnétiseur de notre monde. Elle était depuis longtemps sous l'influence constante des êtres d'outre-tombe et ne s'endormait médianimiquement que sous leur action directe.

Je fus reçu fort courtoisement par Mme D. et la famille spirite, quoiqu'avec un peu de froideur peut-être par le chef de groupe, devenu depuis un de mes meilleurs amis. On m'interrogea sur mes connaissances en spiritisme ; je fus heureux de proclamer que la philosophie spirite m'était bien plus chère et me paraissait beaucoup plus précieuse que toutes les manifestations d'ordre physique.

Seul, M. D... (le mari du médium — de la médium si vous le préférez), hochait la tête d'un air quelque peu désapprobateur. Il avait une sorte de prédilection pour les effets physiques, qui, disait-il, frappent davantage les incrédules. Ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier à leur haute valeur les extraordinaires facultés médianimiques de Mme D...

Celle-ci était l'objet d'un culte vraiment fra-

ternel de la part de tous les adeptes du spiritisme qui se groupaient autour d'elle. Nous l'avons nous-même aimée filialement à cette époque. Elle est restée notre sœur en croyance vénérée et toujours chérie.

*
* *

Vers neuf heures, la séance commença.

A. Laurent de Faget

(*A suivre.*)

LA VIE SIMPLE

(EXTRAITS)

SUR L'ESPERANCE

Nous osons trop peu espérer.

L'homme de ce temps a contracté des timidités étranges. La crainte que le ciel ne tombe, ce comble de l'absurdité dans la peur, selon nos ancêtres gaulois, est entrée dans nos cœurs. La goutte d'eau doute-t-elle de l'Océan ? le rayon doute-t-il du soleil ? Notre sagesse sénile a réalisé ce prodige. Elle ressemble à ces vieux pédagogues grognons, dont l'office principal consiste à rabrouer les joyeuses espiègleries ou les enthousiasmes juvéniles de leurs jeunes élèves. Il est temps de redevenir enfants, de réapprendre à joindre les mains et à ouvrir de grands yeux devant le mystère qui nous enveloppe, de nous souvenir que, malgré notre savoir, nous ne savons que peu de chose, que le monde est plus grand que notre cerveau, et que c'est heureux, car s'il est si prodigieux, il doit recéler des ressources inconnues, et on peut lui accorder quelque crédit sans se faire taxer d'imprévoyance. Ne le traitons pas comme des créanciers un débiteur insolvable. Il faut ranimer son courage et rallumer la sainte flamme de l'espérance.

Puisque le soleil se lève encore, puisque la terre refleurit, puisque l'oiseau bâtit son nid, puisque la mère sourit à son enfant, ayons le courage d'être des hommes, et remettons le reste à Celui qui a nombré les étoiles. Quant à moi, je voudrais pouvoir trouver des mots enflammés pour dire à quiconque se sent le cœur abattu en ce temps désabusé : relève ton courage, espère encore, celui-là est sûr de se tromper le moins qui a l'audace d'espérer le plus. *La plus naïve espérance est plus près du vrai que le désespoir le plus raisonné.*

Ch. Wagner.

LA DESTINÉE

(L'auteur parle de la force qui nous aide à accomplir notre devoir)

La grande chose c'est d'avoir éprouvé ce qu'a de saint et d'immortellement beau notre obscure destinée ; c'est d'avoir été déterminés par une série d'expériences à aimer cette vie pour ses douleurs et pour son espérance, à aimer les hommes pour leur misère et pour leur noblesse, et à être de l'humanité par le cœur, l'intelligence et les entrailles. Alors une force inconnue s'empare de nous, comme le vent s'empare des voiles d'un navire, et nous emporte vers la pitié et la justice. Et cédant à cette poussée irrésistible, nous disons : *Je ne puis faire autrement, c'est plus fort que moi.* En s'exprimant ainsi, les hommes de tous les âges et de tous les milieux désignent une puissance qui est plus haute que l'homme, mais qui peut demeurer dans le cœur des hommes. Et tout ce qu'il y a en nous de vraiment élevé nous apparaît comme une manifestation de ce mystère qui nous dépasse. Les grands sentiments comme les grandes pensées, comme les grands actes, sont chose d'inspiration. Lorsque l'arbre verdit et donne son fruit, c'est qu'il puise dans le sol les forces vitales, et reçoit du soleil la lumière et la chaleur.

Si un homme, dans son humble sphère, au milieu des ignorances et des fautes inévitables, se consacre sincèrement à sa tâche, c'est qu'il est en contact avec la source éternelle de bonté. Cette force centrale se manifeste sous mille formes diverses. Tantôt elle est l'énergie indomptable, tantôt la tendresse caressante, tantôt l'esprit militant qui attaque et détruit le mal, tantôt la sollicitude maternelle qui ramasse au bord du chemin, où elle se perdait, quelque vie froissée et oubliée, tantôt l'humble patience des longues recherches... Mais tout ce qu'elle touche porte sa signature, et les hommes qu'elle anime sentent que c'est par elle que nous sommes et que nous vivons. La servir est leur bonheur et leur récompense.

Il leur suffit d'être ses instruments, et ils ne regardent plus à l'éclat extérieur de leur fonction, sachant bien que rien n'est grand et que rien n'est petit, mais que nos actes et notre vie valent seulement par l'esprit qui les pénètre.

Ch. Wagner

Nous remercions notre frère en croyance, M. Léon Denis, d'avoir détaché les belles pensées qui précèdent du livre nouveau qui les contient, et de nous en avoir adressé la copie pour que nous puissions en faire apprécier la saveur aux lecteurs du *Progrès Spirite*. *N. D. L. R.*

APPEL

DES FEMMES D'ANGLETERRE

A LEURS SŒURS DE FRANCE

Londres, le 28 avril 1895.

Mères, femmes et sœurs françaises,

Nous vous prions d'agréer l'expression de notre affectueuse sympathie pour vous et pour votre pays.

Nous nous sommes souvent demandé ce que nous pourrions faire, pour resserrer les liens de paix et d'amitié qui unissent déjà votre patrie et la nôtre dans la majorité la plus intelligente de leurs populations.

Avouons-le pourtant, l'état actuel de l'Europe semble bien peu favorable à l'harmonie universelle. Chaque nation se sent comme menacée par le continuel accroissement des forces militaires de ses voisins, et, presque à son insu, envahie par des sentiments de méfiance et de rivalité qui la portent à donner aux incidents les moins sérieux une signification qu'ils n'ont pas.

Quoi qu'il en soit, nous croyons important que la France et l'Angleterre, si proches l'une de l'autre, et rapprochées encore par tant d'intérêts communs, vivent en paix dans une sympathie réciproque, donnant ainsi au reste de l'Europe un exemple qui amènera peut-être un jour l'union des autres pays.

Depuis longtemps nous désirons que nos gouvernements admettent le système de l'ARBITRAGE, lequel seul permet de résoudre pacifiquement et avec justice toutes espèces de différends. En attendant, et pour hâter la réalisation de ce désir aujourd'hui presque universel, pourquoi les femmes des deux pays ne formeraient-elles pas entre elles une alliance par laquelle elles s'engageraient à faire tous leurs efforts pour cimenter plus fortement les relations pacifiques des deux nations et repousser toute influence contraire ? De notre côté, nous sommes prêtes à faire tout ce que nous pourrons, et à user de notre influence sociale dans ce sens.

C'est à tort que, dans le passé, les femmes ont exalté la guerre et les conquérants ; elles voient aujourd'hui que la gloire militaire est une pure chimère, et la destruction de l'homme par l'homme un barbare anachronisme aussi en désaccord avec la foi en un Dieu créateur et à l'enseignement de Jésus-Christ, qu'avec les sentiments de solidarité humaine récemment éveillés dans le monde entier (sentiments précurseurs de l'arbitrage).

Il n'est pas une femme qui ne puisse, comme mère ou éducatrice, travailler à cette grande réforme : il lui suffira de s'attacher à inspirer à la jeunesse, filles ou garçons, l'amour de l'humanité, la fraternité pour les autres nations et une profonde haine pour les injustices et les cruautés de la guerre.

Sœurs françaises, nous vous tendons une main amie : tendez-nous la vôtre ! et permettez-nous d'attendre une cordiale réponse à ces lignes qui, quoique bien incomplètement, vous disent quels sentiments remplissent nos cœurs, en même temps que notre ferme conviction qu'une alliance entre nos deux pays est appelée à étendre sa bienfaisante influence sur de bien plus vastes cercles encore.

Mrs HENRY RICHARD, Présidente des *Associations locales auxiliaires de la Société de la Paix.*

Miss P. H. PECKOVER, Présidente de l'*Association locale de la Paix* à Wisbech ; vice-présidente des *Associations locales auxiliaires de la Société de la Paix ;* vice-présidente de l'*Union de la Paix Universelle ;* vice-présidente de la *Société Danoise de la Paix ;* vice-présidente de l'*Union lombarde.*

Etc., etc.

Miss ELLEN ROBINSON, Secrétaire des *Associations locales de la Société de la Paix*, sera heureuse de recevoir les réponses à cet Appel, au Bureau de la *Société de la Paix*, 47, New Broad Street, Londres.

Tout se Meut et Progresse

EN SE RENOUVELANT

Si tout ce qui meurt doit renaître,
Ce qu'on dit mort n'est donc pas mort ;
Mais disparaître et reparaître,
Tel doit être l'arrêt du Sort.

La Nature qui semble inerte,
Quand pleurent les vents des hivers,
S'éveille en Mars bien plus alerte,
Et nos champs redeviennent verts.

Ailleurs, privés de l'influence
De nos beaux rayons de Soleil,
Des terrains sont en somnolence,
Attendant un prochain réveil.

Ainsi, tout est *phases* de vie ;
Et, du repos mystérieux
Dont toute vigueur est suivie,
Renaît la vie en d'autres lieux.

Telle s'envole avec la brise,
Sous l'étoile qui la conduit,
L'âme, dont la prison se brise
Lorsque l'organisme est détruit.

C'est pour s'ébattre dans l'Espace,
Plus libre enfin s'appartenir,
Dans l'*Immense* laisser sa trace :
Peut-être, vers nous revenir.

Elle fait ses pèlerinages
Ici, *là-haut*, sous tous les Cieux ;
Dans le calme ou sous les orages,
S'instruisant dans tous les milieux.

Quelle que soit sa destinée,
Il lui faut survivre au trépas,
Puisqu'une fois que l'âme est née,
Elle est !..... sans pouvoir n'être pas.

Dans l'Etendue, où tout circule,
De la règle, puisqu'il appert
Que d'atome ou de molécule,
— Ces infimes, — rien ne se perd,

L'Abstrait, plus que toute autre chose,
A des lois sans inflexion ;
Comme le nombre, il y repose :
Jamais un *oui* n'exprima *non*.

Si partout la forme s'altère,
L'*Indéfini* doit être un bien ;
Mais le *Néant* est la chimère
Que la Raison dit n'être *rien*.

Parce qu'à durer tout convie,
D'efforts est né le mouvement
Dont l'ardeur entretient la vie ;
Et tout tourne éternellement !

Tout s'alterne et tout se transforme.
Quand l'Esprit, goûtant au festin
D'ici-bas, revêt une forme :
Libre arbitre de son destin,

Un puissant intérêt l'attire.
Dans ce voyage de long cours,
Plus d'un feuillet qu'il pourra lire,
De savoir grandira ses jours.

Et c'est ainsi que tout progresse,
Se renouvelle sans s'user,
Que toute face se redresse
Et se meut pour s'éterniser.

Mme Cornélie.

PENSÉE

Les morts sont tous ceux qu'on oublie ; mais ils vivent dans un autre milieu que le nôtre : ici, ou ailleurs ; et, tout aussi occupés que nous le sommes, parfois ils pensent à nous et nous inspirent. Mme Cornelie

MAZZINI SPIRITE

TIRÉ DU « MONITEUR SPIRITE ET MAGNÉTIQUE »
du 15 juin 1895

Nous extrayons des *Lettres intimes de Mazzini*, publiées par Dora Melegari, le passage suivant d'une lettre que le grand agitateur italien écrivait de Londres à son ami M. Thomas Emery, le 24 octobre 1837. Nous connaissions les sentiments religieux dont était animé l'homme que la curie romaine a poursuivi de ses malédictions ; mais il ne les avait jamais manifestés avec autant de netteté et de conviction.

« Dans ce désert où je vis, il y a cependant des moments, rares, très rares, durant lesquels je me sens un géant et où il me semble que Dieu me visite pour me soutenir, et que j'ai encore quelque chose à faire pour la vérité. Ils ne durent pas, mais ils me laissent fort pendant vingt jours. Et tu me parles du scepticisme que révèlent mes dernières lettres..... Sceptique, moi ! Je suis mécontent, désespéré même si tu veux, de ce qui se passe dans la génération actuelle, mais cela n'a rien à faire avec l'humanité. Je désespère, oui, certes, d'avoir jamais un rayon de bonheur et de pouvoir jamais le donner, mais cela n'a rien à voir avec les croyances. Est-ce que je vis, est-ce que nous vivons tous pour être heureux ? Si nous pouvions trouver le bonheur sur cette terre, quel sens aurait la vie future ? N'ai-je pas dit mille fois que cette vie n'était que l'enfance d'une autre vie ; que l'homme a été placé par Dieu sur la terre pour accomplir une mission, sans se soucier des conséquences individuelles qu'elle peut avoir pour lui ? N'ai-je pas dit mille fois que dans l'accomplissement de cette mission l'homme ne doit avoir aucune préoccupation extérieure ? que la grande loi de la vie est en Dieu, dans la conscience, dans l'étude de la vie progressive de l'humanité ? que si le monde entier s'effondrait autour de lui, l'homme devrait cependant continuer encore à porter témoignage de sa foi ? que plus les méchants croissent et se multiplient, plus le devoir de la vérité augmente ? que plus l'égoïsme surgit révoltant, plus l'homme doit sentir la nécessité de le combattre et d'en détruire le germe dans l'éducation de l'avenir ? que plus le scepticisme envahit toutes les âmes, plus il doit sanctifier la sienne par la foi et en faire un temple consacré à Dieu ? Tout cela, je l'ai dit mille fois, et m'avez-vous jamais entendu renier ces croyances ? M'avez-vous

jamais vu transiger avec la prose ou le calcul avec les vices dominants d'aujourd'hui ?

« Je me plains, il est vrai, parce que je suis homme, et que les désillusions d'un certain genre me causent une douleur trop forte pour que je ne la sente pas ; mais pourquoi vouloir interpréter une plainte comme une révolte ? Je puis être faible à certaines heures ; mes paroles appartiennent au vocabulaire humain et ne rendent pas bien les sentiments intimes de l'âme. Mais Christ aussi a dit à un certain moment : « Mon Dieu, éloigne de moi ce calice ! » Doutait-il pour cela ? Etait-il moins religieux ? Souffrir ne veut pas dire changer. Je ne me suis jamais senti aussi religieux que depuis quelques mois.

« Tout ce que je vois et sens me prouve la vérité de mes croyances : je vois l'état de dissolution, l'individualisme auquel conduit nécessairement l'absence d'une pensée pieuse ; je vois dans cette absence de pensée religieuse la cause de la perte temporaire de notre parti : j'y trouve l'explication de tous les phénomènes qui nous attristent. Je sens aussi que je suis né à une époque où je ne verrai pas l'accomplissement des choses désirées. Nous mourrons, je le crains, durant la période de transition. Et ayant, comme je l'ai, foi dans l'avenir, je sens le déséquilibre accablant qui existe entre mon âme et le monde d'aujourd'hui. Mais m'éloignerai-je de Dieu pour cela ? Je ne l'ai jamais prié avec autant de ferveur que maintenant pour les quelques êtres qui me sont chers et qui m'aiment ! Et que ceux qui m'aiment prient aussi pour moi, et fortifions-nous les uns les autres. Ici-bas, nous ne pouvons nous aider que par la foi, l'affection et la prière ; dans l'au-delà, nous nous entendrons mieux. En attendant, fraternisons avec nos âmes ; unissons-les dans une même foi ardente en Dieu ; ayons le même sourire de résignation en face des maux et des douleurs de la vie ; consolons-nous les uns les autres en pensant que nous ne sommes pas seuls à prier, à souffrir, à aimer... Peut-être chacun de nous a-t-il besoin pour résister de la foi d'un autre ? Peut-être, — et cette idée m'est venue souvent, — le rayon de vie et de force qui me réchauffe quelquefois vient-il de la prière d'une créature à l'âme bonne qui en ce moment pense à moi ? Ne m'enlevez pas cette consolation par votre défiance. Ne m'enlevez pas la douceur de croire que mes prières et mes pensées solitaires peuvent ainsi donner un peu de force à ceux qui souffrent.

« Et toi, qui connais quelque chose de plus sur mes convictions, explique-les-lui, sois mon garant près d'*elle* (1). Mes croyances ne sont peut-être pas celles des autres, ce ne sont pas les tiennes, mais elles jaillissent en moi d'une inspiration intérieure qui me vient de Dieu. Au-dessus de toutes les croyances, il y a Dieu ; il y a la conscience de l'immortalité de l'âme ; il y a la foi dans l'existence d'autres mondes où nous serons plus près de Dieu ; il y a le sentiment d'un progrès nécessaire qui doit nous amener vers Dieu, d'une vertu qui doit résister à toutes les épreuves, d'un sacrifice constant de nous-mêmes, d'un amour pour l'humanité au milieu de laquelle Dieu nous a placés, d'un culte de prière, d'amour et de sainte poésie... En cela je suis uni avec toi, avec tous.

« Et si mon cœur éprouve des élans qui vont au delà de cette sphère ; s'il me semble saisir l'anneau qui lie toutes les religions aux évolutions successives et toujours plus vastes du plan de Dieu ; si au-dessus de tous les temples catholiques, protestants et autres, il me semble contempler un temple plus vaste et qui, s'appuyant sur tous les temples, les embrasse tous ; s'il me semble voir, non pas l'homme en tant qu'individu, mais l'humanité tout entière recueillie et unie se prosterner dans ce temple, suis-je pour cela moins religieux que vous ? Un jour peut-être, je pourrai exprimer ma pensée, dire ce que je crois et ce que je pressens, indiquer les voies que j'ai suivies, et vous verrez avec quel amour j'ai considéré toutes ces formes, toutes ces expressions religieuses que je rejette comme exclusives, parce qu'au dedans de moi j'ai trouvé quelque chose qui les embrasse et les comprend toutes et les explique comme une grande pensée éducatrice de Dieu pour l'humanité ! En attendant, ne me jugez et ne me condamnez pas sur une phrase. Ayez confiance dans mon cœur. Je viens de te répéter plusieurs des choses que je t'ai dites déjà et que tu crois. Mais je ne pensais pas à toi seul en écrivant.

« Adieu, écris-moi et donne-moi de *ses* nouvelles et de celles des autres. Si tu peux m'aider pour Foscolo, fais-le, mais je n'ai plus la tête pour te parler d'autre chose.

« Aime-moi et crois-moi ton

« GIUSEPPE. »

(1) Madeleine, sa fidèle compagne.

SOUSCRIPTION

Nous avons reçu de notre frère en croyance Jean Louis J. de Carpentras, pour notre ami de Nantes si douloureusement éprouvé. . 1 fr.50

Listes précédentes. . . . . 15 fr.

Total. 16 fr.50

Que nous avons adressés au bénéficiaire, en regrettant que cette somme ne soit pas plus importante.

AVIS

Nous sommes priés d'annoncer que le 4e anniversaire de la désincarnation de notre F. E. C. Léon Laurent Wisselle sera célébré au cimetière parisien de Pantin (79e division, avenue des marronniers à fleurs doubles), le dimanche 29 septembre, à 2 h. 1/2 très précises.

Gérant : A. BOYER.

Imprimerie du « Progrès spirite ».